

TALMA ET MARS.

La première entrée que j'eus l'honneur de faire dans les coulisses du Théâtre-Français fut lieu le soir même de la première représentation de «Sylla».

J'avais vingt-deux ans. Mon introducteur était un jeune ami de Talma: Adolphe de Leuven. Vous le connaissez, c'est l'auteur du «Postillon de Longjumeau», du «Bijou perdu», de la «Promesse».

Par quelle suite d'événements son père, un des hommes les plus éminents de l'aristocratie suédoise, venu en France avec M. de Persen, ambassadeur de Gustave III à Paris, élevé, en quelque sorte, aux Tuileries, sur les genoux de Marie-Antoinette, prit-il part, en 1792, à la conspiration d'Ankars-tromm; fut-il exilé à cause de cette conspiration, connu-il Talma à la suite de la vente que le grand seigneur fit au grand artiste de sa propriété de Brunoy? Tout cela appartient bien plus à l'histoire politique de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième qu'à son histoire théâtrale. Ce que j'ai à dire, moi, c'est comment, jeune homme de vingt-deux ans, parfaitement inconnu en littérature, j'étais introduit dans la loge de l'homme que ses flatteurs appelaient tantôt le Racine, tantôt le Garrick français, et que la postérité appelle tout simplement Talma.

J'étais profondément et doublement impressionné. C'était la première fois que j'entrais dans le corridor d'un théâtre, dans le corridor intérieur, bien entendu, dans celui qui mène aux loges des artistes. Celui du Théâtre-Français était encombré.

De Leuven, plus familiarisé avec ces sortes de détours, me tirait par la main et me fit traverser toute cette foule.

Nous arrivâmes à la loge de Talma. Là, il y avait bien une autre foule.

Je ne sais si jamais le dictateur eut plus de clients à sa porte que celui qui venait de remplir son rôle d'admirateur à la sieste.

Nous étions fort minces à cette époque, Adolphe et moi; nous nous glissions comme deux anguilles, et nous nous trouvâmes dans une espèce d'antichambre où s'entassaient, bien certainement, tout ce qu'il y avait de célébrités littéraires dans Paris.

Là, je vis pour la première fois Soumet, Delavigne, Guiraud, Etienne, Alexandre Duval, Lemerrier et quatre ou cinq autres.

J'y vis aussi M. Arnault père et Lucien Arnault; mais je les connaissais.

Pendant que nous luttions pour arriver à cette seconde chambre qui était le sanctuaire où se tenait le dieu, on cria:

—Place! place à mademoiselle Mars!

Nous nous serrâmes le plus près possible de la muraille.

Un charmant front-frou de satin se fit entendre, un parfum se répandit dans l'air, un nuage de gaze au milieu duquel brillaient des yeux étincelants comme des diamants et des dents blanches comme des perles passa, on plût glissa au milieu de nous; une voix suave comme les plus douces cordes d'une lyre, comme les sons les plus flûtés d'un autochton se fit entendre, exprimant avec un accent parfaitement vrai une admiration profonde.

Il me sembla que Mlle Mars dit «dit vous», que Talma disait «dit vous», que les deux artistes s'embrassaient.

Le même front-frou se fit entendre de nouveau, Mlle Mars reparut, échangea quelques mots avec Etienne et avec Soumet, jeta de la main un bonjour à Adolphe, et disparut.

Heureux Adolphe! Je ne comprenais pas comment il recevait une pareille faveur avec tant de flegme.

—Allons, me dit-il, il faut entrer!

—Je n'oserais jamais! répondit-il. —Bon! fit Adolphe, il ne fera pas même attention à vous! C'était un seau d'eau glacée versé sur mon humilité, ou mon amour-propre, comme on voudra. L'encouragement ne m'encouragea pas le moins du monde!

Cependant, je parvins à pénétrer dans la seconde pièce.

Si je n'ai pas toujours été gros, j'ai toujours été grand. Quoique je ne fusse qu'à la porte, que je ne désirasse pas aller plus loin, et me dressant sur la pointe des pieds, je pus dominer tout le monde.

Je cherchais Sylla avec sa couronne de laurier, sa mèche impériale, sa toge de dictateur, et je voyais tout le monde se presser autour d'un petit vieillard en robe de chambre de flanelle, chauve comme un genou.

Je n'y voulais pas croire. Adolphe alla embrasser l'homme chauve à la robe de chambre de flanelle.

C'était Talma. ALEXANDRE DUMAS.



Rosa Bonheur.

Il y a quelques jours à peine, l'illustre artiste protestait, en une lettre fort nette, contre l'intention qu'il avait, paraît-il, le jury du Salon, de lui décerner la médaille d'honneur. Elle alléguait modestement que le tableau qu'elle avait exposé cette année pour sa rentrée, après s'être absent longtemps de l'art des expositions artistiques, ne comportait pas, selon elle, une aussi haute récompense.

Ce tableau, représentant des vaches et taureaux d'Auvergne de la race du Cantal, empruntait cependant à un bel effet de soleil couchant une lumière merveilleuse, et cette dernière page ne sera pas parmi les moins admirées de l'œuvre de Rosa Bonheur.

A peine au lendemain de cet incident, on apprit qu'un mal presque subit venait frapper la vaillante femme, et presque aussitôt, elle y succombait, s'éteignant doucement au milieu des siens, dans la soirée du 25 mai.

C'est dans le ravissant cottage qu'elle possédait à By, près de Thomyer, que la mort l'a surprise, interrompant ce labeur constant qui nous valut tant d'œuvres magistrales.

Rosa Bonheur, née à Bordeaux le 16 mai 1822. Des revers de famille décidèrent de sa vocation. Sous la direction de son père, qui était lui-même un peintre distingué, elle se mit à l'étude et son talent se développa bientôt avec une rapidité inouïe. Ce fut en 1840 qu'elle fit son premier envoi au Salon. Elle n'avait pas encore dix-huit ans.

Le tableau de ses débuts, que l'on a pieusement conservé dans la famille, représentait deux lapins se nourrissant de carottes et de navets. De rares qualités d'observation et de sincérité donnaient déjà l'indication du beau talent

gard en dessous, se demandant: —Qu'est ce qu'il a? —Il a avalé son sabre... probable! —Strement, il n'est pas comme à l'ordinaire.

Goliath et Bastille laissèrent dire. Ils donnèrent un coup d'épaulons pour remonter leur sac, et n'échangèrent aucune réflexion.

La section fut de retour au Chapeux vers cinq heures. Ragon rendit compte de la traversée du col et de l'accident.

Le capitaine Duroque vint serrer les mains de Marcigny. —Vous n'avez rien de cassé, c'est bien. Mais je devrais vous punir. Si vous n'avez pas détaché votre corde l'accident ne se serait pas produit. Une autre fois pas de témérités que je réprouve: vous m'entendez? —Où, mon capitaine.

La compagnie campa dans les baraquements de Chapeux. Le soir, un peu avant la retraite, Marcigny aperçut la silhouette d'un officier qui se promenait sur une roche, à la clarté de la lune.

Il s'approcha et reconnut Ragon. Le lieutenant continuait son rêve. Il ne le remarqua pas, mais il tressaillit lorsqu'il entendit la voix très basse et très émue du sergent: —Mon lieutenant!... Il se retourna. Et Marcigny vit qu'il pleurait!

qui se développa dans l'avenir. Dès lors, Rosa Bonheur choisit sa voie. Elle voulut être et ne fut qu'un peintre d'animaux et de paysages, et dans ce domaine ses vastes limites elle conquit rapidement une maîtrise qui la rendit célèbre en France comme à l'étranger. Jusqu'en 1855, elle prit assez régulièrement part aux expositions, où elle obtint successivement toutes les récompenses, et ses œuvres acquirent une valeur considérable.

Sous l'Empire, elle reçut la croix de la Légion d'honneur des mains de l'impératrice Eugénie.

Elle se fixa alors dans cette belle résidence de By, qu'elle acquit de Jules Favre, et elle y vécut dans une laborieuse retraite à laquelle elle ne s'arracha que bien rarement durant une période de quarante années.

C'est là que la souveraine avait dû venir trouver la recluse volontaire pour lui remettre les insignes d'une dignité bien rarement accordée à des femmes à cette époque. La scène fut, dit-on, d'un charme exquis et une gravure du «Monde Illustré» la reproduit.

—Mademoiselle, fit l'impératrice en souriant à l'artiste qui travaillait dans son atelier, je viens vous apporter un petit bijou de la part de l'Empereur.

Rosa Bonheur ouvrit l'écrin qui lui était gracieusement tendu et y aperçut la croix que l'impératrice voulait elle-même attacher sur sa poitrine.

Pour travailler plus commodément, l'artiste avait adopté le costume masculin, qui favorisait aussi ses longues promenades en forêt et ses stations dans les champs. Elle se vantait de porter la culotte pour laquelle elle avait dédaigné les encombrantes jupes, et elle trouvait ce vêtement d'un autre sexe tout à fait naturel.

Elle n'avait fait en cela que de valancer de quelques années les modernes cyclowomen, et son accoutrement était devenu familier aux habitants des environs.

Revêtue d'une blouse, parfois d'un pardessus, toujours coiffée d'un chapeau à larges bords, elle circulait par les routes conduisant elle-même sa petite voiture, et la plupart du temps à pied.

Rosa Bonheur laisse une œuvre considérable dont malheureusement beaucoup de pages admirables nous ont été enlevées par les amateurs étrangers. Le musée du Luxembourg possède une de ses compositions les plus appréciées: le «Labourage en Nivernais», aussi célèbre pour le moins que ses toiles si souvent reproduites: «Chevaux à la prairie», le «Troupeau en route» et les «Beaux au pâturage». Les tendances affirmées par ces différents morceaux dénotent un amour extrême de la nature et une passion de la vérité poussée aux dernières limites. Le talent du peintre est fait de qualités viriles, et la robustesse de sa touche, la qualité de son coloris n'ont été égales que par un petit nombre.

En 1867, une réunion complète de tous ses tableaux porta à son comble la réputation déjà universelle de l'artiste. Sa clientèle belge, anglaise, américaine et allemande s'en augmenta d'autant. Ce fut à la notoriété dont elle jouissait outre-Rhin qu'elle dut, pendant la guerre, de voir son cottage de By respecté dans l'universelle destruction des propriétés privées d'alentour.

L'hiver dernier, une exposition de ses dernières œuvres à la Galerie Georges Petit, obtint un vif succès.

Depuis 1896, Rosa Bonheur avait été nommée officier de la Légion d'honneur. Cette haute distinction sanctionnait une fois de plus les mérites de cette rare artiste qui, malgré son grand âge, continuait son glorieux labeur, en dessinant croquis sur croquis, études sur études, et qui laisse des cartons bondés de dessins et d'esquisses que sa mort va rendre inappréciables.

Les Photos, par les cadres, Moore, 1008 rue du Canal.

LETTRES INEDITES

—DE— Michelet à Mlle Mialaret.

Ces ravissantes lettres viennent d'être éditées chez Flammarion. Nous en reproduisons deux qui furent échangées par les fiancés à la veille de leur mariage.

Paris, 6 janvier 1849.

Puisque je dois être privée du bonheur de vous voir, je veux, ami, causer sérieusement avec vous d'une chose: du prochain avenir. J'en ai eu souvent la tentation et j'ai hésité, j'ai craint qu'au premier mot vous ne m'arrétiez. Et pourtant, mon devoir est de m'associer d'avance aux épreuves, aux revers de fortune que vous semblez prévoir.

Ne devons-nous pas nous préparer à les accepter sans défaillance, par une grande simplicité de vie? Nous n'en serions que plus étroites en tant qu'un à l'autre. J'ai déjà eu l'occasion d'observer que les bons ménages sont ceux où la femme nourrit la famille, je veux dire où tout passe par ses mains.

Ces temps heureux n'est pas encore venu, je ne puis rien pour vous. Mais, dès à présent, j'entre dans la sagesse, et vous prie d'y entrer avec moi. Supprimez, dès aujourd'hui, toute dépense inutile. Point de cadeaux, je fais les bijoux. Que ferait de plus à mon bonheur le cachemire coûteux que vous mettriez dans ma corbeille? Je n'ai qu'un désir: c'est, si cela est possible, d'avoir la petite maison retirée dans un coin solitaire, avec quelques arbres, quelques fleurs. Rien que la petite «maison du Berger». J'en ai rêvé souvent... Vous verriez ce que j'en saurais faire, me sentant reine en mon petit royaume.

Si nous allions, un de ces jours, à la découverte... Ah! ce serait charmant! Il faut bien me nourrir de ces illusions pour me consoler de votre absence. Je sais que je ne dois pas vous voir aujourd'hui, et pourtant de minute en minute, je vous attends...

Vous avez travaillé ce matin, n'est-ce pas? Je comprends ce qu'il doit vous en coûter de vous arracher à vos pensées pour reprendre le fil de cette sombre histoire.

Il faut pourtant achever ce volume. J'espère que le travail vous viendra bientôt facile, quand les tristesses de votre vie seront moins présentes. Vous serez aussi fortifié par mon grand élan à vous servir, et, je le crois aussi, par une vie désormais harmonieuse.

A demain, ami. Ah! si c'était tout à l'heure!

ATHENAIS MIALARET.

9 janvier 1849.

Je parviens à lire ta lettre, chère amie, chère enfant, que je n'aurais pu déchiffrer qu'imparfaitement au Jardin d'Éver, et je suis tout étonné de sa pénétrante chaleur, douce et parfumée.

Le commencement, si raisonnable, m'a attiré pourtant. Ah! je sais ta modération, mais je n'en regrette pas moins la position restreinte et médiocre que je puis offrir. Qui, tu t'es associée à un homme pauvre, et qui sera persécuté. Le temps brutal et barbare que nous devons traverser sera hostile au penseur. Tout cela serait sombre pour moi, si je ne connaissais ton cœur héroïque, qui, si je ne me trompe point, s'attachera à moi en proportion de mes malheurs.

Chère et courageuse enfant, j'aurais voulu, tout au contraire, te donner une existence large, douce, heureuse...

La nôtre sera pourtant, je l'espère, suffisante, peut-être aisée dans quelques temps.

Le travail et le courage n'y manquent pas de mon côté, surtout

étant près de toi. «Mais tu y feras bien davantage», moins par le resserrement des dépenses, que par ta surveillance attentive et soutenue.

Tu as les grandes qualités, et j'espère qu'encouragé par ton attachement pour ma maison, qui est restée la tienne, tu acquiesceras aux habitudes économiques.

Tout le secret est de surveiller les «menues» dépenses «journalières»: pour les fortes dépenses, la somme même avertit, on y garde naturellement, et, d'ailleurs, elles sont rares.

Comment, dans tes premières lignes, établis-tu nos rapports? «C'est moi qui te suis redevable et le sera éternellement».

N'as-tu pas, de ton charme, de ta jeunesse et ravissante sagesse, de tes malheurs mêmes et de tes larmes, ravivé mon cœur? Ne m'as-tu pas relevé, ne m'as-tu pas ouvert une «vita nuova», un avenir tout nouveau de fécondité chaleureuse?

Mes travaux, désormais, sont tiens, en grande partie; disons «nos» travaux. De toi découlera la vie et l'inspiration qui doit la créer; de toi, encore, les conseils de l'amitié et la douce critique.

Où trouverais-je ailleurs un tact si fin et si sûr? Oui, le travail sera commun, comme tout le reste, dans une vie si unie. Malgré mes devoirs de famille, je m'arrangerai de manière qu'après moi tu aies une existence assurée, dans les limites où, malheureusement, me retiennent mes faibles moyens.

J'aurais voulu la popularité dans la gloire, enfin les biens du monde pour te mettre à tes pieds. J'y suis moi-même et les presses contre un cœur qui est à toi.

JULES MICHELET.

LA DEFENSE

—CONTRE LES— MICROBES.

Les poussières tuberculeuses.

LA FIN DU MONDE.

On sait qu'à Paris il est interdit par la Préfecture de police de cracher par terre dans les omnibus et tramways.

J'ai déjà dit ailleurs, à mainte reprise, ma manière de voir sur cette interdiction qui, pour partir d'un bon naturel, n'en est pas moins un peu... hébété.

Oh! je connais les objections éculées qu'on va m'opposer!

On ne sait jamais si le crachat qui passe n'est pas un crachat tuberculeux. Le fait est qu'on compte, à Paris, 50,000 ou 60,000 phthisiques avérés, sans parler des candidats à la phthisie, plus nombreux encore, dont les poumons en voie, plus ou moins avancée, de déliquescence, fourmillent de bacilles de Koch. Or le bacille de Koch résiste à la dessiccation. C'est à dire que quand il tombe sur le sol, sous forme de crachats liquides ou glaireux, c'est pour se relever bientôt sous forme de poussières et se mêler inconsciemment à l'air que tout le monde respire. Laisser les phthisiques cracher par terre tout leur saoul, c'est donc autoriser l'ensemencement à jet continu de la purulence et de la mort. D'autre part, comme on ne reconnaît pas toujours un phthisique à vue de nez, le seul moyen de parer au danger, c'est encore d'édictier une prohibition générale. Au demeurant, personne ne saurait être raisonnablement recevable à se plaindre d'une pareille mesu-

re de salut public, car, en fin de compte, si les crachats ne sont pas toujours infectieux, ils sont toujours malpropres.

Dieu me garde de m'inscrire en faux contre cette argumentation, dont je reconnais volontiers l'impeccabilité théorique! Le malheur est que, dans la pratique, la prohibition ne rime à rien, par cette simple raison que, faute de sanction, elle est condamnée à demeurer lettre morte.

Comment, en effet, empêcher les gens de cracher dans les omnibus? On ne va pas apparemment apostropher dans chaque voiture, à l'intérieur, sur l'impériale et sur la plate-forme, des chasseurs de crachats armés de filets à papillons en gaze phénolique ou lysolé, avec la mission, après avoir happé au vol les expectorations illicites, de dresser procès-verbal. On ne va pas davantage, traduire les délinquants en police correctionnelle....

Il n'y a qu'en Amérique où l'on ose aller jusque-là. A Boston, par exemple, et à San Francisco, quoique se permet d'enfreindre la défense de cracher dans les voitures publiques en court ipso facto une amende de 100 dollars que les tribunaux n'hésitent pas, le cas échéant, à lui appliquer sans scrupule ni merci. Eu cas de récidive, il y a de la prison. Et il y a des exemples, à commencer par je ne sais plus quel grand banquier qui, ayant voulu faire le zouave, le zouave cracheur, —vous a bel et bien été mis au clou, comme un chevalier de Eillet-Blanc.

Vous voyez pareille aventure arrivant en France? Quelle musique, messeigneurs, dans le camp des gens pour qui la liberté c'est le droit d'embêter le voisin!

Quant on n'a ni le moyen ni l'intention de faire respecter une interdiction, mieux vaut encore, voyez-vous, se dispenser d'interdire.

Et puis, il y a autre chose. A quoi bon interdire de cracher sur le plancher des omnibus, si l'on tolère qu'on crache à bouche que veux-tu, partout ailleurs?

Parlez-moi —encore une fois— des Yankees! A Boston, le conseil d'hygiène vient de publier l'avis suivant:

«Nous estimons que le fait de cracher dans un endroit public est un acte nuisible, une cause de dangers et une source de maladies. En conséquence, il est formellement défendu de cracher sur le parquet, les plates-formes ou les marches des voitures publiques, tramways et wagons de chemin de fer, dans les salles d'attente, dans les églises, théâtres, marchés, restaurants, sur les trottoirs ou les chaussées des rues et places publiques.»

A la bonne heure! Voilà ce qui s'appelle parler! C'est peut-être arbitraire, vexatoire, draconien, et, chez nous, on a fait des révolutions pour moins que ça; mais c'est logique. Si les crachats sont dangereux ils doivent être dangereux partout aussi bien sur le pavé du peuple que l'intérieur d'un omnibus, et personne ne peut avoir le droit de cracher ailleurs que dans son propre mouchoir — ou son crachoir — de poche. Rompez!

Ne comptez pas, en effet, sur les crachats collectifs que d'aucuns voudraient voir installés, par les soins et sous le contrôle de l'Administration, partout, —plus nombreux encore que les édicules destinés à d'autres créations:

Comme on crache, en général, plus souvent qu'on ne... —enfin, suffit! —il en faudrait, de ces lacrymatoires, à chaque pas. Il fut

même proposé, lors de je ne sais plus quel congrès international, d'en mettre, d'autorité, dans toutes les voitures publiques ou privées, et, telles des gouttières, le long de tous les murs. Il n'y aurait plus qu'à y adjoindre des motifs artistiques pour rassurer, sous une forme inépuisable, accommodée aux exigences de l'hygiène fin de siècle, les gargouilles du moyen âge. Le malheur est que ce ne serait ni ragorant ni joli.

Puis le crachoir n'est utile qu'à la condition qu'on crache dedans. C'est une habitude à prendre. Ce ne sera pas une petite besogne, si je m'en réfère à la légendaire définition: «Le crachoir est un récipient dans lequel on marche et autour duquel on crache».

Encore serait-il nécessaire, une fois l'habitude définitivement entrée dans les mœurs, qu'on y adjoignît celle de remplir le crachoir d'une préparation antiseptique, — autant que possible inodore et non vénéreuse. Le sable et la saignée de bois sont à proscrire évidemment, puisque le mélange des crachats à ces matières pulvérisées ne peut que favoriser leur dessiccation, partant l'envoie des mauvaises germes. On fera bien d'y songer à l'Académie de médecine, où les crachoirs — le détail est important — étaient naguère encore de vulgaires crachoirs à sables... Les apôtres ne prêchent pas toujours l'exemple.

L'idéal — un idéal d'une élégance discutable — serait donc que tout un chacun eût, je le répète, son crachoir de poche stérilisé, à son usage personnel, comme on a son couteau, son peigne ou sa pipe.

Peut-être même faudrait-il aller plus loin. A en croire, en effet, certains médecins allemands, qui ont institué à ce propos de savantes expériences, les «postillons» eux-mêmes, c'est-à-dire, sauf votre respect, les gouttières de salive que tout un chacun projette, en un bouquet d'artifice plus ou moins touffu, en toussant, en éternuant, en bavardant, sont aussi redoutables, microbiologiquement parlant, que les crachats proprement dits... Bref, je ne vois plus que la méselière, dont un médecin de Reims, dont j'ai oublié le nom, prétendait affubler, sous les falciacux prétextes de les protéger contre les émanations pestilentielles, les pauvres petits troupiers de Madagascar.

Il y a un précédent, au surplus. Je me suis laissé dire que, pendant les épidémies d'influenza, redoutant à bon droit les poussières rancées des vieux bouquins, des employés de la Bibliothèque nationale s'étaient avisés d'arborer un faux nez de papier impénétrable aux microbes.

C'est égal! Ils sont un peu «rasants», MM. les hygiénistes, avec leur rage de tout prohiber, au nom de l'antiseptique.

C'est par le crachat qu'on commence; c'est par le baiser qu'on finit. Vous n'oubliez pas qu'on a déjà songé. La fin du monde, alors!

EMILE GAUTIER.

Entendez l'appel du clairon Qui vous préage la victoire. Voies, intrépides soldats, La France est là qui vous regarde; Quand sonne l'heure du combat, Votre place est à l'avant-garde!...

La plupart du temps, Ragon chantait avec eux, gaie ment. Mais ce jour-là, il n'entendait rien. Il marchait d'un pas lourd, comme s'il y fut traîné avec peine, la tête penchée, les yeux cernés, troubles, durs.

Ils entonnaient le refrain: En avant, braves bataillons: Jaloux de notre indépendance, Si l'ennemi vers nous s'avance, Marchons, marchons, marchons! Mort aux ennemis de la France!...

Ils s'avançaient un sentier presque horizontal: ne leur demandant aucun effort; les voix étaient pleines et justes, sans souffrir de précipité.

«Mademoiselle» continua: Quand votre pied rapide et sûr Kame le sol, franchit l'abîme, Oïez voir à travers l'azur L'aigle voler de cime en cime: Vous roulez en noirs tourbillons Et parfois, linares invisibles, Vous vous serchez dans les sillons, Pour vous relever plus terribles!

Au moment où les soldats allaient reprendre le refrain en écho, Ragon se retourna et dit, sèchement: —Silence!...

Les hommes obéirent et la marche redevenant silencieuse, mais ils se consultaient du regard

—Que voulez-vous? Marcigny hésita longtemps, puis, timidement, il avança les mains, offrant toute sa loyauté, tout son dévouement, pardon et oubli, dans l'étroite qu'il sollicitait.

—Mon lieutenant, je ne vous en veux pas... car je vous ai dit que je serais toujours votre ami quoi qu'il arrive... Voulez-vous?... Longtemps, longtemps, après lui avoir tourné le dos, Ragon resta silencieux, comme s'il n'avait pas entendu, comme ne se doutant pas de la présence du jeune homme...

Puis, il reprit le chemin des baraquements... d'un pas lourd... Il n'avait pas répondu!

—La continueur! Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHœa. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup" and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.

J. C. MILLER, Compagnie Limitée de Tentes et Marquises,

COTON A VOILES, VÊTEMENTS EN TOILE CIRÉE, PRÉLARDS, DRAPAGEURS, HAMACS, etc., BALDAQUIN ET DÉCORATIONS (TENTS, BALDAQUIN, etc.) DÉCORÉS EN TOILE CIRÉE, MARIAGES ET SOIRÉES. 441 RUE DU CAMP. TÉLÉPHONE 656. 7 mai-1er juin mar jeu

—Que voulez-vous? Marcigny hésita longtemps, puis, timidement, il avança les mains, offrant toute sa loyauté, tout son dévouement, pardon et oubli, dans l'étroite qu'il sollicitait.

—Mon lieutenant, je ne vous en veux pas... car je vous ai dit que je serais toujours votre ami quoi qu'il arrive... Voulez-vous?... Longtemps, longtemps, après lui avoir tourné le dos, Ragon resta silencieux, comme s'il n'avait pas entendu, comme ne se doutant pas de la présence du jeune homme...

Puis, il reprit le chemin des baraquements... d'un pas lourd... Il n'avait pas répondu!

—La continueur! Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHœa. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup" and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.

J. C. MILLER, Compagnie Limitée de Tentes et Marquises,

COTON A VOILES, VÊTEMENTS EN TOILE CIRÉE, PRÉLARDS, DRAPAGEURS, HAMACS, etc., BALDAQUIN ET DÉCORATIONS (TENTS, BALDAQUIN, etc.) DÉCORÉS EN TOILE CIRÉE, MARIAGES ET SOIRÉES. 441 RUE DU CAMP. TÉLÉPHONE 656. 7 mai-1er juin mar jeu

Feuilleton

—DE— L'Abelle de la N. O.

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lotin et A. de Treil

DEUXIÈME PARTIE.

L'AMÉRICAIN.

VIII

MIRACLE DE L'AMOUR.

Suite.

—Matin, c'est pas de la petite bière, un baron... de... de Stolzberg, rue du Général-Foy, en y'a un noni à coucher dehors! Enfin, une roue de derrière pour

deux courses, j'en ferais pendant vingt-quatre heures par jour à ce prix-là...

Ah! saperlotte, onze heures, faut allonger le pas; je vais être en retard. Madame m'a tant recommandé de m'dépêcher; tiens, voici Clichy-Océan qui arrive, offrons-nous l'impériale, il marchera plus vite que mes fumées! et le groom, comme un jeune singe, grimpa sur l'omnibus.

—Docteur, disait M. Snorby, vous êtes bien certain que Charcot a vu juste et qu'un nouvel avis serait inutile? Le mal vient bien d'une cause morale, et si cette cause ne subsistait plus, nous aurions peut-être des chances de guérison?

—Oui, je le crois, j'espère, répondit le docteur Durand, visiblement embarrassé, poussé qu'il était dans ses derniers retranchements par son interlocuteur.

C'est que l'Américain paraissait être dans un état de fébrilité extrême; la pâleur de son visage faisait ressortir le brillant de ses yeux bleus, d'un bleu profond; il était visiblement en proie à une angoisse cruelle.

—Vous vous intéressez beaucoup à cette pauvre enfant? fit le docteur Durand.

Par un violent effort, M. Snorby se domina et ne laissa plus paraître d'une façon trop visible